

Repenser la relation entre Chrétiens et Juifs :

Examen des perspectives contemporaines

par John T. Pawlikowski, OSM, Ph.D
Catholic Theological Union, Chicago ¹

Le dialogue contemporain avec les Juifs et le Judaïsme commence à avoir un effet sur la compréhension du Nouveau Testament et du Christianisme ancien, aussi bien en milieu chrétien qu'en milieu juif. On assiste aujourd'hui à une véritable révolution parmi les spécialistes du Nouveau Testament et du Christianisme primitif, ainsi que parmi leurs homologues, spécialistes du Judaïsme de l'époque.

Chez les biblistes chrétiens, on voit disparaître rapidement la domination de la première « *Religionsgeschichte* » [histoire des religions] qui soulignait l'arrière-plan presque totalement hellénistique du Christianisme paulinien, ainsi que de la version plus tardive, légèrement différente, qu'en donnent les écrits de Rudolf Bultmann et de certains de ses disciples, comme Ernst Kasemann et Helmut Koester. Ces approches exégétiques du Nouveau Testament érodaient sérieusement les liens concrets de Jésus avec le Judaïsme biblique et celui du Second Temple et sa dépendance par rapport à eux. Il en découlait une interprétation exagérément universaliste du message de Jésus, qui a favorisé la germination de l'anti-judaïsme théologique.

Quelques grands biblistes, dont certains continuent d'exercer leur influence d'un continent à l'autre, ont contribué à la déjudaïsation de la foi chrétienne. L'un des plus illustres est Gerhard Kittel, le premier éditeur du célèbre *Dictionnaire théologique du Nouveau Testament* ². Kittel considérait le Judaïsme post-biblique comme une communauté en grande partie dispersée. « *Le Judaïsme authentique* », écrivait-il, « *a pour symbole l'étranger sans foyer, errant inlassablement sur la face de la terre.* » ³ Et

¹ Conférence prononcée lors de la clôture du Congrès annuel de l'Amitié judéo-chrétienne internationale (ICCCJ), Riga, Lettonie, le 29 mai 2002 (Texte préparé en vue d'une publication à la mémoire de Clemens Thoma). [Titre de la rédaction]

² Gerhard Kittel et Gerhard Friedrich (ed.) *Theological Dictionary of the New Testament* [*Dictionnaire théologique du Nouveau Testament*], Grand Rapids, Mi, Eerdmans, 1985.

³ Gerhard Kittel, *Die Judenfrage* [*La question juive*], Stuttgart, Kohlhammer, 1933, p. 73.

l'éminent exégète Martin Noth, dont l'*Histoire d'Israël*⁴ est devenu un ouvrage de référence aussi bien pour les étudiants que pour les enseignants, décrivait Israël comme une « *communauté strictement religieuse* », ayant connu une mort lente et déchirante au cours du premier siècle après Jésus Christ. Pour Noth, l'histoire juive a atteint son apogée à l'avènement de Jésus. Il s'exprime sur ce point avec concision et clarté : « *Jésus lui-même... ne faisait plus partie de l'histoire d'Israël. En lui, c'est plutôt l'histoire d'Israël qui prenait vraiment fin. Ce qui appartenait à l'histoire d'Israël, en revanche, c'était son rejet et sa condamnation par la communauté religieuse de Jérusalem... Après quoi, l'histoire d'Israël s'est rapidement achevée.* »⁵

Un troisième exemple est celui de Rudolf Bultmann qui a exercé une influence déterminante sur la lecture chrétienne de la Bible pendant des décennies. Contrairement à Kittel, qui a été écarté de son poste d'enseignement à Tubingen en 1945 en raison de ses sympathies nazies explicites, Bultmann ne s'est pas laissé entraîner sur le terrain politique. Mais, du point de vue théologique, sa compréhension de l'événement chrétien n'accordait plus aux Juifs et au Judaïsme qu'une signification minime, voire nulle, après l'avènement de Jésus. Dans sa *Théologie du Nouveau Testament*⁶, il rejoignait la position de Martin Noth. Pour Bultmann, l'émergence du Christianisme interdisait de parler de l'existence d'un peuple juif. Selon lui, la loi, le rituel et la piété juifs renvoyaient Dieu dans un royaume lointain. Au contraire, la présence permanente de Jésus dans la prière et la liturgie permettait à chaque Chrétien de se rapprocher sans cesse de Dieu. La perception qu'avait Bultmann du Judaïsme du temps de Jésus était fondée sur des sources totalement inadaptées, qui ne faisaient la part ni du Judaïsme du Second Temple ni du rapport de Jésus à son enseignement et à son esprit.

Cette habitude profondément ancrée de séparer Jésus du Judaïsme a continué de se manifester chez d'autres biblistes. Des chercheurs tels que Norman Perrin et John Dominic Crossan ont souvent interprété les paraboles de Jésus de manière à leur faire rendre un son anti-juif. Soit dit en passant, c'est là que, par l'étude des paraboles à laquelle il a consacré

⁴ [Traduction française revue par l'auteur, Payot, collection "Bibliothèque historique", 1954 ; réimpression 1970. NDLR]

⁵ Martin Noth, *The laws in the Pentateuch and other studies [Les lois du Pentateuque et autres études]*, Edimbourg, Oliver & Boyd, 1966.

⁶ Rudolf Bultmann, *Theology of the New Testament [Théologie du Nouveau Testament]*, New York, Scribners, 1951.

sa vie, Clemens Thoma a apporté un si utile contrepoids à cette tendance bultmannienne persistante. L'optique de Bultmann et de Noth a également percé chez plusieurs théologiens de la libération dont les travaux s'enracinent profondément dans la tradition biblique. Les œuvres de Gustavo Gutierrez et de Jon Sobrino montrent bien combien l'ombre de Bultmann continue d'être présente. Ainsi, Gutierrez écrit : « *Les infidélités du peuple juif ayant ôté sa validité à l'ancienne alliance, la Promesse s'est incarnée à la fois dans la proclamation d'une nouvelle alliance, attendue et espérée par le "Reste", et dans les promesses qui ont préparé et accompagné son avènement.* »⁷ Et Clark Williamson de conclure, dans une étude détaillée de l'ouvrage de Jon Sobrino, *La christologie à la croisée des chemins* : « *On trouve tous les aspects de ce modèle anti-judaïque dans La christologie à la croisée des chemins de Sobrino. Son texte étaye chaque thème.* »⁸

Depuis plusieurs décennies, l'abandon de l'interprétation anti-judaïque du Nouveau Testament lancée par Kittel, Noth, Bultmann et quelques autres est spectaculaire. Avec en tête des spécialistes tels que W.D. Davies, E.P. Sanders, Douglas Hare, Daniel Harrington, Robin Scroggs et, assurément, Clemens Thoma, la liste de ceux qui rejettent ce que Arthur J. Droge a appelé la « *captivité bultmannienne* » de l'exégèse néo-testamentaire ne cesse de s'allonger.

L'exégèse paulinienne qui, en définissant l'identité chrétienne par opposition au Judaïsme, s'est révélée si influente au cours des siècles, occupe à cet égard une place importante. Certains penseurs juifs ont renforcé l'image anti-judaïque de Paul en soutenant que, si Jésus avait pris ses distances par rapport à la tradition juive, il n'en était pas moins resté lié à la communauté d'Israël. Paul, lui, était responsable de la rupture entre l'Église et la Synagogue. Voici plusieurs décennies que l'évêque honoraire Krister Stendahl a enclenché le processus consistant à reconsidérer Paul et le Judaïsme.⁹ E.P. Sanders, Peter Tomson, James D.G. Dunn, Daniel Harrington et Lloyd Gaston lui ont emboîté le pas. Dernièrement, quelques autres penseurs juifs ont suivi, tout particulièrement Alan Segal.

⁷ Gustavo Gutierrez, *A Theology of Liberation [Théologie de la libération]*, Maryknoll, NY, Orbis, 1973, p. 161.

⁸ Clark Williamson, "Christ Against the Jews : A Review of Jon Sobrino's Christology" [L'opposition du Christ aux Juifs : analyse de la christologie de Jon Sobrino] in Richard W. Rousseau, s.j. (ed.), *Christianity and Judaism : the deepening dialogue [Christianisme et Judaïsme : l'approfondissement du dialogue]*, Scranton, Ridge Row Press, 1983, p. 148.

⁹ Krister Stendahl, "The Apostle Paul and the Introspective Conscience of the West" [L'apôtre Paul et la conscience introspective de l'Occident], *Harvard Theological Review*, 56 (1963), pp. 199-216.

Ce qui commence à émerger de ces nouvelles recherches pauliniennes, c'est une image représentant un Paul encore très juif, tenant toujours la *Torah* en haute estime (il se peut qu'il ait cru en la persistance de sa validité pour les judéo-chrétiens) et cherchant encore, à la fin de son ministère, à concilier sa compréhension de la nouveauté inhérente à l'événement chrétien et la continuité de l'alliance avec les Juifs, ce qui ressort si bien des célèbres chapitres 9 à 11 de *l'épître aux Romains* sur lesquels Vatican II a bâti son interprétation révolutionnaire des relations de l'Eglise avec le Peuple juif. Il se peut aussi que certains écrits de Paul, notamment ceux qui ont servi de base à la réflexion chrétienne ultérieure, aient eu pour origine les contacts personnels de Paul avec la mystique juive de son temps — mais Paul en aurait donné son interprétation personnelle.¹⁰

On observe par ailleurs, aussi bien dans les déclarations officielles de l'Église que chez divers spécialistes du Nouveau Testament, une prise en compte de plus en plus grande de l'enracinement de Jésus dans le Judaïsme progressiste de son temps. James Charlesworth et le cardinal Carlo Martini, s.j., ancien archevêque de Milan, sont deux excellents exemples de ce nouveau courant. Le cardinal Martini a écrit : « *Sans une ouverture sincère au monde juif et une expérience directe de ce monde, il est impossible de comprendre pleinement le Christianisme. Jésus est totalement juif, les apôtres sont juifs et on ne peut douter de leur attachement aux traditions de leurs pères.* »¹¹ Et, dans les *Notes du Vatican sur la présentation des Juifs et du Judaïsme dans la prédication et la catéchèse de l'Église* (1985), on lit : « *Jésus était juif et l'est toujours resté... Jésus était pleinement un homme de son temps et de son milieu juif palestinien du 1^{er} siècle, dont il a partagé les angoisses et les espérances.* »

12

¹⁰ Hayim Perelmuter et Wilhelm Wuellner (ed.), *Proceedings : Conference on the questions of the letters of Paul viewed from the perspective of the jewish response mode* [Actes de la Conférence sur les questions des épîtres de Paul eu égard au mode de réponse juif], Chicago, Catholic Theological Union, 15-18 novembre 1991.

¹¹ Carlo Maria Martini, s.j., "Christianity and Judaism. A Historical and Theological Overview" [Christianisme et Judaïsme : un survol historique et théologique], in James H. Charlesworth (ed.), *Jews and Christians : Exploring the Past, Présent, and Future* [Juifs et Chrétiens : Exploration du passé, du présent et du futur], New York, Crossroad, 1990, p.19.

¹² Helga Croner (ed.), *More stepping stones to Jewish-Christian Relations : an unabridged collection of Christian documents, 1975-1983* [De nouveaux jalons pour les relations entre Juifs et Chrétiens : recueil intégral des documents chrétiens, 1975-1983], New York, Mahwah, Paulist Press, A Stimulus Book, 1985. [Cf. *Sens*, 1985 n°8, p. 250 § 12. NDLR]

151

En d'autres termes, et les exégètes modernes et le magistère de l'Église affirment que tout portrait de Jésus le séparant du Judaïsme de son temps à la manière de Bultmann revient à donner une présentation tronquée et déformée de son message et de sa mission. Pour Jésus, il n'existait pas d'« Ancien Testament ». Il n'existait que « les Écritures », dont il a profondément intégré le contenu dans son enseignement.

L'une des meilleures synthèses des différentes manières dont se perçoivent aujourd'hui les rapports de Jésus au Judaïsme de son temps et leurs répercussions sur la compréhension des relations entre l'Église et la Synagogue nous vient du bibliste Robin Scroggs, dont le cardinal Joseph Bernardin de Chicago, l'un des grands chefs de file de la réconciliation entre Juifs et Catholiques, récemment décédé, a soutenu le point de vue dans ses propres écrits.¹³ Scroggs met en relief les points suivants :

1. La plus juste définition que l'on puisse donner du mouvement amorcé par Jésus et poursuivi après sa mort en Palestine est celle d'un courant réformateur à l'intérieur du Judaïsme. Il n'existe guère d'éléments qui attestent que l'identité chrétienne se distinguait alors de l'identité juive ;
2. L'élan missionnaire paulinien tel que Paul le comprenait était une mission juive qui visait les Gentils, considérés comme le véritable objet de l'appel de Dieu à son peuple ;
3. Avant que ne prenne fin la guerre juive avec les Romains, en l'an 70, le Christianisme en tant que tel n'existe pas. Les disciples de Jésus ne se considéraient pas comme les fidèles d'une religion destinée à supplanter le Judaïsme ; l'identité chrétienne proprement dite n'est apparue qu'au lendemain de la guerre entre les Juifs et les Romains ;
4. Toutes les portions les plus tardives du Nouveau Testament contiennent quelques signes d'une séparation naissante, mais elles gardent aussi, en général, certains points communs avec leur milieu juif d'origine.

Sans doute les spécialistes du Nouveau Testament ne souscrivent-ils pas tous à tout ce qu'affirme Scroggs, mais l'exactitude globale du tableau qu'il brosse tend à être de plus en plus reconnue. Or, ce tableau s'oppose manifestement aux descriptions classiques que la plupart des membres des deux traditions religieuses font de la séparation entre Chrétiens et Juifs.

A l'heure où exégètes et théologiens se mettent à étudier les incidences de cette nouvelle vision qui met en relief les liens profonds de Jésus avec la communauté juive de son temps, on voit se dégager deux premières approches des rapports de Jésus et de la communauté chrétienne primitive

¹³ Cf. Cardinal Joseph L. Bernardin, *A Blessing to each other : Cardinal Joseph Bernardin and the Jewish-Catholic Dialogue [Une bénédiction mutuelle : le cardinal Joseph Bernardin et le dialogue judéo-catholique]*, Chicago, Liturgy Training Publications, 1996, pp. 78-79.

avec le peuple d'Israël. S'il est vrai que, dans chaque approche, les nuances varient d'un chercheur à l'autre, on peut néanmoins classer les deux courants selon qu'ils ouvrent sur une « alliance unique » ou sur une « double alliance » ; d'autres spécialistes comme Rosemary Radford Ruether et Paul Knitter avancent, eux, l'hypothèse d'« alliances multiples ».

En général, la première approche est appelée la théorie de « l'alliance unique ». Elle soutient que Juifs et Chrétiens sont au fond les partenaires d'une alliance unique, contractée au Sinaï. Dans cette perspective, l'événement chrétien constitue le moment décisif où les Gentils ont pu pleinement entrer dans la relation particulière avec Dieu dans laquelle se trouvaient les Juifs et où ils demeuraient. Pour certains des tenants de cette théorie, les aspects déterminants de l'événement chrétien ont une application universelle, qui s'étend donc aux Juifs. La déclaration sur la Bible juive, émise à la fin de l'année 2001 par la *Commission biblique pontificale* du Vatican, semble affirmer que, dans le temps de l'Histoire, les Juifs attendent le Messie en vertu de leur alliance propre. Ils n'ont pas besoin de se convertir au Christianisme. Cependant, lorsque le Messie juif arrivera, il aura toutes les caractéristiques de la messianité de Jésus. C'est ainsi que la messianité de Jésus garde une portée universelle. D'autres participants à ce débat d'actualité tendent à dire que l'appropriation et la réinterprétation chrétienne de la première alliance, dans et par Jésus, s'appliquent essentiellement aux non-Juifs.

La théorie de « la double alliance », à laquelle je me suis personnellement rallié, commence par affirmer fermement, tout comme la théorie de l'alliance unique, la continuité des liens entre les Chrétiens et les Juifs. Mais elle préfère souligner la spécificité des deux traditions et des deux communautés et, en particulier, la différence entre les expériences faites de part et d'autre après la séparation définitive de l'Église et de la Synagogue. Les Chrétiens qui adhèrent à cette théorie tiennent à l'idée que le ministère, l'enseignement et la personne de Jésus ont fait émerger une vision de Dieu radicalement nouvelle dans ses traits essentiels. Même si le Judaïsme du second Temple en avait, par bien des aspects, jeté les bases, ce que Jésus a permis de comprendre sur les relations entre Dieu et l'homme doit être considéré comme un saut qualitatif majeur.

Selon toute vraisemblance, les débats concernant la meilleure manière de reformuler la théologie chrétienne de l'alliance vont se poursuivre avec ardeur dans un avenir prévisible. Le cardinal Walter Kasper, Président de la *Commission du Saint Siège pour les relations religieuses avec les Juifs*, a

tenté une telle reformulation dans son intervention à la réunion de l'*International Jewish-dialogue* qui s'est tenue à New York en mai 2001, ainsi qu'à la rencontre annuelle de l'Amitié judéo-chrétienne internationale qui a eu lieu à Montevideo, en Uruguay, en juillet 2001.¹⁴

Aujourd'hui, de nombreux exégètes se déclarent insatisfaits aussi bien de l'option de l'alliance unique que de celle de la double alliance. Cette insatisfaction découle des dernières recherches effectuées sur la nature du Judaïsme du premier siècle après Jésus Christ, ainsi que du nouvel éclairage apporté sur le processus ayant conduit à la séparation entre l'Église et la Synagogue.

Pour ce qui est de sa nature, le Judaïsme du premier siècle est loin d'avoir été monolithique : des spécialistes tels que Jacob Neusner, Hayim Perelmuter et Efraïm Shmueli l'ont montré¹⁵. Ce fut en fait une période très créative de l'histoire juive. On vit apparaître de nouveaux groupes qui contestaient les positions du Judaïsme traditionnel. Ce que Ellis Rivkin a appelé « la révolution pharisienne » — révolution qui contenait indiscutablement en germe les conceptions de Jésus et des premiers Chrétiens — s'en prenait dans bien des domaines aux principes juifs établis. Neusner et Shmueli préfèrent parler de « Judaïsmes » plutôt que du « Judaïsme ». Dans la mesure où les interprétations chrétiennes de la théorie de l'alliance unique s'enracinent souvent dans une conception continue et linéaire du Judaïsme, cette manière d'affirmer que la foi juive authentique du premier siècle était plurielle met réellement en cause le principe d'une alliance unique, lequel reste fondé sur une lecture beaucoup plus uniforme et linéaire de la tradition juive. Il faut dire que la théorie de l'alliance unique masque souvent l'attachement à un Christianisme conçu comme l'accomplissement du Judaïsme, suivant l'optique chrétienne classique. Même si elles ont une conception positive de la tradition biblique juive et sont favorables à l'idée de la subsistance de l'alliance juive après l'avènement du Christ, ces théologies de l'accomplissement ont de la peine à répondre à la question de savoir à quel Judaïsme le Christianisme se rattache et lequel il est censé accomplir. La plupart des tenants de la théorie de l'alliance unique n'ont pas vraiment abordé cette description nouvelle et complexe de la tradition juive.

¹⁴ Cardinal Walter Kasper, "The Good Olive Tree" [L'olivier franc], *America*, 185/7 (17 septembre 2001), pp.12-14.

¹⁵ Cf. Jacob Neusner, *Death and Birth of Judaism : the Impact of Christianity, Secularism and the Holocaust on Jewish Faith* [Mort et naissance du Judaïsme : l'influence du Christianisme, de la sécularisation et de l'holocauste sur la religion juive], New York, Basic Books, 1987 ; Hayim Goren Perelmuter, *Siblings : Rabbinic Judaism and Early Christianity at their Beginnings* [Une même fratrie : le Judaïsme rabbinique et le Christianisme primitif à leurs débuts], New York, Paulist Press, 1989 ; Efraïm Shmueli, *Seven Jewish Cultures : a Reinterpretation of Jewish History and Thought* [Les sept cultures juives : réinterprétation de l'histoire et de la pensée juive], New York, Cambridge University Press, 1990.

L'autre dimension des recherches récentes tient à la manière dont l'Église et la Synagogue se sont séparées et à la date de cette séparation. La plupart des Chrétiens ont appris dès leur plus jeune âge que l'Église formait déjà une entité religieuse distincte au moment où Jésus est mort sur la Croix. Chez les Juifs, on pense généralement que, alors que Jésus a évidemment gardé des liens avec la communauté juive, c'est Paul qui, du fait de sa mission auprès des Gentils, a vraiment provoqué la rupture totale entre Christianisme et Judaïsme. Or, ces deux perspectives paraissent aujourd'hui simplistes. Même si l'on tient compte des décisions qui auraient été prises, côté chrétien, au cours de ce que l'on a appelé le concile de Jérusalem dont parle le *livre des Actes* et, côté juif, au synode de Yavné qui aurait placé les Chrétiens hors des normes distinctives de la communauté juive, on sait aujourd'hui que ni le concile de Jérusalem ni le synode de Yavné n'ont définitivement tranché la question de savoir si les Chrétiens étaient simplement des disciples de la voie du Juif Jésus ou une communauté religieuse tout à fait nouvelle, dont les convictions rompaient définitivement les liens initiaux avec le Judaïsme.

À l'heure actuelle, de grands spécialistes chrétiens et juifs affirment que, si elle était bien avancée à la fin du premier siècle de notre ère, la séparation entre l'Église et la Synagogue a néanmoins mis encore plusieurs siècles à se réaliser. Ces spécialistes, tels Robert Wilken, Wayne Meeks, Alan Segal et Anthony Saldarini, ont mis en évidence les rapports que les communautés juives et chrétiennes ont continué d'entretenir, surtout en Orient¹⁶. Ces rapports existaient manifestement aux II^{ème} et III^{ème} siècles et même, en certains lieux, au IV^{ème}. Ils ne se situaient pas seulement au niveau de l'identité religieuse de chacun. Ils concernaient aussi la pratique populaire. C'est en partie par dépit que Jean Chrysostome, par exemple, s'est lancé dans une violente diatribe contre le Judaïsme, parce que des Chrétiens de sa région continuaient à assister régulièrement aux offices synagogaux. On ignore le rôle que jouaient les Chrétiens qui allaient ainsi à la synagogue, et on continuera sans doute à l'ignorer tant qu'on n'aura pas

¹⁶ Cf. Wayne A. Meeks et Robert Wilken, *Jews and Christians in Antioch in the first four Centuries* [Les Juifs et les Chrétiens à Antioche durant les quatre premiers siècles], Missoula, MT, Scholars Press, 1978 ; Robert Wilken, *John Chrysostom and the Jews : Rhetoric and Reality in the late 4th Century* [Jean Chrysostome et les Juifs : la rhétorique et la réalité à la fin du IV^{ème} siècle], Berkeley, University of California Press, 1983 ; Anthony J. Saldarini, "Jews and Christians in the first two Centuries : the Changing Paradigm" [Les Juifs et les Chrétiens pendant les deux premiers siècles : le changement de paradigme], *Shofar* 10 (1992) ; Robin Scroggs, "The Judaizing of the New Testament" [La judaïsation du Nouveau Testament], *The Chicago Theological Seminary Register* 75/1 (Hiver 1986).

trouvé de nouvelle cache de documents dans une grotte. Evidemment, il serait extraordinairement éclairant de disposer de telles informations. Mais, en leur absence, on peut dire que les Chrétiens estimaient que leur adhésion à Jésus ne minimisait en rien l'importance de participer à la liturgie juive. De leur côté, nombre de Juifs devaient reconnaître que les Chrétiens « appartenaient » réellement à leur communauté, puisque rien ne donne à penser que ceux-ci devaient se battre pour entrer dans une synagogue et participer aux offices du *shabbat*.

Depuis ces dernières recherches, un bon nombre de ceux qui s'efforcent depuis des années de repenser la théologie des relations judéo-chrétiennes commencent à ressentir un certain malaise face aux images initialement employées dans le dialogue. Les premières tentatives de description des relations entre Judaïsme et Christianisme empruntant les images « mère-fille » ou « frère aîné-frère cadet », ou même les termes d'alliance unique ou de double alliance semblent aujourd'hui inadaptées. C'est la raison pour laquelle on commence à voir apparaître de nouveaux modèles pour expliquer ces relations complexes.

Parmi les nouvelles images proposées pour décrire les rapports judéo-chrétiens, les plus prometteuses sont sans doute les suivantes. La première est la notion de « fratrie », avancée par l'exégète juif Alan Segal et son confrère, le regretté Hayim Perelmuter. Cette image repose sur l'idée que deux nouvelles communautés sont nées de la révolution qui a marqué le Judaïsme du second Temple. La première est le Judaïsme rabbinique et la seconde l'Église chrétienne. Dans leur message fondamental, toutes deux ont dépassé les précédentes incarnations du Judaïsme. Auparavant liées, elles ont fini par se scinder en deux communautés religieuses distinctes. Ce modèle a l'avantage de mettre en lumière le maintien du lien (puisque, si différents qu'ils puissent devenir, les membres d'une même fratrie restent liés), tout en laissant la possibilité d'admettre que, pour les Gentils, le Christianisme l'emporte de loin sur le Judaïsme.

Dans son nouveau grand ouvrage *Has God only one Blessing ?*¹⁷, Mary Boys présente une image analogue. Elle décrit les Juifs et les Chrétiens comme des « frères jumeaux ». Cette image, qui offre les mêmes avantages que celle de la « fratrie », semble établir des liens encore plus profonds entre Juifs et Chrétiens. Ce modèle verse peut-être un peu trop du côté de la continuité et pas assez du côté de la rupture. Je crois qu'il faut insister sur le fait que Judaïsme et Christianisme sont devenus, au cours des siècles, des communautés religieuses distinctes. Sans doute est-il important de mettre l'accent sur leurs liens et de permettre au Christianisme

¹⁷ Mary Boys, *Has God only one Blessing ? Judaism as a source of Christian self-understanding [Dieu n'a-t-il qu'une bénédiction ? Le Judaïsme, source de la compréhension que les Chrétiens ont d'eux-mêmes]*, New York, Mahwah, Paulist, 2000.

de recouvrer ses racines juives, mais le Judaïsme post-biblique et le Christianisme diffèrent sensiblement dans leurs conceptions religieuses et il ne faut pas dissimuler ce fait.

Le théologien Clark Williamson, qui a écrit d'importants ouvrages sur les relations judéo-chrétiennes, comme *A Guest in the House of Israel*¹⁸, et a activement participé, pendant des années, aux discussions du Groupe des intellectuels chrétiens sur les Juifs et le Judaïsme, prône le modèle fondamental de « partenaires d'attente ». C'est là une image plus ouverte. Elle ne met pas l'accent sur le lien intrinsèque que supposent les modèles de la « fratrie » ou des « frères jumeaux ». En effet, des « partenaires » n'ont aucun lien de parenté. Mais la notion sous-entend une sorte d'espoir commun dans l'avenir. Le modèle de Williamson renferme aussi implicitement la notion de témoignage commun face au monde.

Le dernier modèle est celui qu'élabore actuellement Daniel Boyarin, chercheur à l'université de Californie. Dans une série de conférences données à l'université et à la *Catholic Theological Union* de Chicago, Boyarin a développé une thèse selon laquelle la révolution sociale et religieuse complexe intervenue dans le Judaïsme du second Temple a donné naissance à deux nouvelles communautés religieuses : le Judaïsme rabbinique et le Christianisme. Pour Boyarin, il faut donc se représenter les relations entre Juifs et Chrétiens comme celles de « deux communautés co-émergentes ». Son analyse rend assez bien compte des preuves historiques, aujourd'hui acquises, de la multiplicité des « Judaïsmes » à l'époque de Jésus, ainsi que du lent processus de séparation que nous avons évoqué. Cependant elle fait moins ressortir que les autres images le maintien du lien entre l'Église et la Synagogue.

Nous en sommes encore aux premières phases de cette deuxième reconsidération contemporaine des relations judéo-chrétiennes. Il est à noter que, contrairement aux binômes d'« alliance unique-double alliance », de « mère-fille » ou de « frère aîné-frère cadet », les images qui se font jour actuellement sont toutes plus parallèles que linéaires dans leur interprétation des relations. Tous les auteurs qui se situent dans cette perspective seraient sans doute prêts à soutenir qu'il est impossible de repérer des trajectoires simples et directes menant du Judaïsme biblique au Judaïsme rabbinique et au Christianisme. Assurément un lien demeure,

¹⁸ Clark Williamson, *A Guest in the House of Israel : Post-Holocaust Christian Theology [Un hôte dans la maison d'Israël : Théologie chrétienne après l'holocauste]*, Louisville, Westminster, John Knox, 1993.

mais il n'est pas aussi linéaire qu'on a pu le croire. Il s'agit de poursuivre aujourd'hui la réflexion. Il se peut que l'on voie apparaître de nouveaux modèles capables de cerner la complexité des relations mieux encore que ceux que nous venons de décrire brièvement. Pour le moment, ma préférence va au modèle de la « fraternité ». Il me semble qu'il tient compte du travail novateur de Daniel Boyarin tout en établissant un plus juste équilibre entre les ressemblances et les différences.

Le nouvel éclairage historique du déroulement de la séparation entre l'Église et la Synagogue et le demi-tour théologique opéré à propos des relations judéo-chrétiennes par le document *Nostra Aetate* de Vatican II et les documents protestants parallèles comme le document du synode de la vallée du Rhin, venu d'Allemagne, obligent la communauté chrétienne à repenser en profondeur la manière de comprendre et de décrire les relations entre Juifs et Chrétiens. La question concerne aussi les Juifs. Voilà pourquoi je me réjouis personnellement que le nouveau document juif *Dabru Emet* et l'ouvrage intitulé *Christianity in Jewish Terms* qui l'accompagne¹⁹ marquent le début d'une reconsidération des relations du point de vue juif.

John T. Pawlikowski, OSM²⁰

Traduit de l'américain par Cécile Le Paire

¹⁹ Cf. Tikva Frymer-Kensky, David Novak, Peter Ochs, David Fox Sandmel et Michael A. Signer (Ed.) *Christianity in Jewish Terms [Le Christianisme vu par des Juifs]*, Boulder, Co, Westview, 2000 ; John Pawlikowski, "Christianity in Jewish Terms : Re-visioning our Self-Understanding" [Le christianisme vu par les Juifs ou comment modifier l'image que nous avons de nous-mêmes], *The Living Light*, 38/1 (automne 2001), pp. 66-72. [Cf. aussi *Sens*, 2002 n°3, pp.146-156 : Peter Ochs et David Fox Sandmel, "Le moment est venu pour les Juifs de découvrir le Christianisme à la manière juive". NDLR]

²⁰ Le Père John Pawlikowski, Servite de Marie, enseigne au *Catholic Theological Union* (CTU) de Chicago. Il dirige aussi le programme d'études judéo-chrétiennes du « Centre Cardinal Bernardin » du CTU. Il est, depuis le printemps 2002, président du *Conseil international des Chrétiens et des Juifs* (ICCJ). Il a publié de nombreux livres, entre autres : *Jesus and the Theology of Israel* ; *When Catholics Speak about Jews* ; *Reinterpreting Revelation and Tradition : Jews and Christians in Conversation*. Notre revue a déjà publié la traduction française de deux de ses articles : "La prédication du temps de l'Avent. Considérations nouvelles sur le thème de l'accomplissement" (*Sens*, 1983 n°11, pp. 257-261) ; "Transformer le Vendredi Saint : de la division à la réconciliation" (*Sens*, 1988 n°4, pp. 87-95) [NDLR]